



© Alain Bergeron et Laurine Spehner. *Autopsie d'une série culte: The X-Files.*

**Titre original:** Teso Dos Bichos

**Titre de la version française:** Malédiction

**Date de la première diffusion aux États-Unis:** 8 mars 1996

**Scénario:** John Shiban

**Réalisation:** Kim Manners

**Distribution:**

Agent Fox Mulder: David Duchovny

Agent Dana Scully: Gillian Anderson

Dr Alonso Bilac: Vic Trevino

Mona Wustman: Janne Mortil

Dr Lewton: Tom McBeath

Tim Decker: Ron Sauve

Carl Roosevelt: Alan Robertson

Le shaman: Gordon Tootosis

Dr Winters: Garrison Christiohn

---

**L'épisode en bref**

Tôt ou tard, la série devait aborder le cliché de la sépulture indienne profanée. Une urne funéraire équatorienne contenant les restes d'une femme shamane transporte sa malédiction jusque dans un musée à Boston. Cette histoire d'horreur pimentée de rats et de chats tueurs, ainsi que d'autres petites choses dégoûtantes comme un intestin humain accroché aux branches d'un arbre, finit par dérapier dans une finale burlesque des plus catastrophique. Les comédiens jouent sans conviction, les dialogues sont d'une affligeante prévisibilité, les Amérindiens — apparemment authentiques — ont malheureusement l'air d'acteurs déguisés en Amérindiens et l'attaque des petits minous enragés à la fin est si risible que même Mulder et Scully n'ont pas l'air de la prendre trop au sérieux.

---

-1-

Une équipe de fouille archéologique s'active sur un site appelé Teso Dos Bichos, dans les montagnes de l'Équateur. Le plus dur du travail est assuré par des habitants du coin, des Indiens Secona, qui creusent le sol et charrient des pierres dans des brouettes. L'un d'eux fait soudain une découverte qui le plonge dans une grande agitation. Tout le monde accourt à ses cris. Le Dr Bilac, un anthropologue assez jeune qui assure la liaison avec les Secona, vient se joindre à l'attroupement. Les Indiens tentent de le convaincre que l'objet découvert (dont nous ignorons encore la nature) est *muy malo*: très mauvais, diabolique même. Bilac va chercher le responsable des fouilles, le Dr Roosevelt, qui est dans sa tente.

Dehors, la neige s'est mise à tomber. Roosevelt, un homme nettement plus âgé que Bilac, s'approche de la découverte et constate qu'on vient de mettre au jour une grande urne funéraire contenant un squelette en position fœtale. Il sourit de contentement: «Oh, c'est une *Amaru!*» La relique est presque intacte. Bilac veut persuader Roosevelt de la laisser sur place, car il s'agit des restes d'une femme shamane que les Secona considèrent sacrée. Pour eux, elle ne doit pas quitter son lieu de sépulture. Roosevelt lui tient tête: «Mais je ne la dérangerai pas! Je veux la sauver!» En aparté, il se dit déçu de Bilac qu'il avait cru capable de traiter avec les autochtones. L'autre insiste: s'emparer de cette urne pourrait s'avérer dangereux. Mais Roosevelt ne l'écoute pas. Il ordonne de tout emballer pour le transport aux États-Unis. Il tourne les talons, ignorant la grogne des ouvriers. Troublé, Bilac regarde la sépulture. Son regard se porte ensuite vers le sommet de la colline, d'où un shaman — bien en vie, celui-là — l'observe.

À la nuit tombée, quelques feux de camp ont été allumés près des tentes. Le Dr Roosevelt prend des notes en écoutant de la musique classique. Dehors, Bilac est assis devant un feu de camp en compagnie des ouvriers. Le shaman est parmi eux, le visage peint. La mine grave, les Secona s'adonnent à une cérémonie au son des tam-tams et des crécelles traditionnels. Une épaisse mixture hallucinogène a été préparée pour l'occasion. Le shaman plonge sa cuillère dans le pot et prend une gorgée de la concoction jaunâtre. Il fait passer la cuillère pour que les hommes avalent une gorgée à tour de rôle. Bilac hésite, mais devant le regard insistant des Secona, il ingurgite sa part en grimaçant. Sa vision se brouille

immédiatement. En vue subjective, on se rend compte qu'une présence menaçante se déplace parmi eux. Une ombre féline de bonne taille, celle d'un grand fauve en fait, se dirige vers la tente du Dr Roosevelt et se jette brutalement sur l'homme qu'elle dépèce à coups de griffes.

-2-

On se retrouve trois semaines plus tard dans le Hall des peuples indigènes du Musée d'histoire naturelle de Boston. Il fait nuit, le bâtiment est fermé et ses couloirs sont plongés dans l'obscurité. Tim Decker, un gardien de sécurité, fait sa tournée en s'éclairant de sa lampe de poche. Il traverse le sous-sol du musée où artefacts et animaux empaillés sont stockés de façon temporaire. Il entre dans une salle de travail où des ossements sont soigneusement étalés sur un plateau. Il appelle le Dr Craig Horning qu'il s'attendait à trouver sur les lieux, mais n'obtient aucune réponse. Soudain, son pied glisse dans quelque chose. Le faisceau de sa lampe éclaire d'abord une grande flaque de sang, puis de longues traînées et des éclaboussures fraîches qui n'augurent rien de bon. Apeuré, le gardien quitte la salle en courant. La caméra s'attarde un instant sur l'urne funéraire découverte en Équateur et rapportée ici comme l'avait ordonné Roosevelt. Le Dr Horning était-il en train d'étudier cette relique?

Au lever du jour, la police est sur les lieux. Dans le musée, Mulder fouine en quête d'indices pendant que Scully interroge un autre archéologue, le Dr Lewton. Celui-ci attribue le meurtre à un acte de terrorisme (et non à une «vague de terrorisme» comme le dit la version française). Il est persuadé que son collègue Horning a été tué à cause du projet sur lequel il travaillait. Scully comprend qu'il parle de «l'examen de l'excavation de la nécropole des Indiens Secona», car elle a lu la mise en demeure adressée au gouvernement américain par les Secona eux-mêmes, et exigeant le retour d'une certaine relique. «Une urne millénaire, proteste Lewton, une des antiquités que nous avons préservées le mois dernier.» Quand la compagnie PetroEcuador a fait savoir qu'elle allait construire un pipeline dans la région, Carl Roosevelt et lui se sont empressés d'y organiser des fouilles. Or Roosevelt a disparu dans des circonstances mystérieuses. Sur un ton offusqué, Lewton dit que le gouvernement équatorien a attribué la mort de son collègue à une bête sauvage sans avoir ouvert la moindre enquête. À la lumière des événements récents, soutient l'archéologue, cette hypothèse

ne tient plus la route. Y a-t-il eu des menaces de mort, demande Scully? Lewton répond que non, ce qui pousse aussitôt Mulder à s'immiscer dans la conversation. Il est déjà au courant des détails occultes de l'affaire. «Les Secona pensent que des démons s'abattront sur l'homme qui trouble le repos d'une *Amaru* — une femme chamane —, qu'il se fera dévorer par le jaguar de l'enfer.» («*Well, what about the curse? The Secona believe great evil would befall anyone that disturbed the remains of an Amaru, a woman shaman... that they would be devoured by the Jaguar Spirit.*») Lewton pense plutôt que les Secona se servent de ce mythe pour instiller la peur et pousser le musée à rendre la relique, ce qu'il n'a pas l'intention de faire. À la demande des agents, il accepte toutefois de leur faire voir l'objet.

C'est Mona Wustman, une jeune femme aux longs cheveux bruns, qui leur sert de guide. Pendant qu'elle sort l'urne sur une table roulante, Mulder fait part à sa collègue de ses dernières volontés: «Moi, si quelqu'un me déterre dans un millénaire, je lui souhaite toutes les malédictions du monde.» («*Personally, if someone digs me up in 1,000 years I hope there's a curse on them, too.*») Mona Wustman donne son avis aux agents: selon elle, les archéologues n'auraient pas dû prendre la sépulture. Elle connaissait Craig Horning avec qui elle travaillait sur le catalogage des reliques équatoriennes. Elle fait une maîtrise d'archéologie à Boston (un PhD en version originale). Horning était dévoué à son travail et faisait tout ce que Lewton lui demandait. Il ne se souciait pas des problèmes politiques entourant l'artefact religieux. Scully lui demande si elle est au courant d'une lettre de protestation envoyée au gouvernement et signée par le Dr Alonso Bilac. Mona connaît Bilac, un anthropologue qui assurait la liaison avec les Indiens Secona. L'homme ne s'occupe plus du projet. Mais on ne sait pas très bien s'il a démissionné ou s'il a été mis à la porte par Lewton. «Le Dr Bilac pense que les Indiens ont le droit de déterminer le destin de leurs dépouilles mortelles.» Mulder lui demande où ils peuvent trouver cet anthropologue. Mona semble soudain hésiter.

-3-

Mulder et Scully vont frapper à la porte de la résidence d'Alonso Bilac. Quand il ouvre, les agents constatent qu'il a le teint cireux et les yeux éteints d'un malade. Scully lui explique qu'ils souhaitent l'interroger au sujet de la disparition de Craig Horning. D'un ton épuisé, Bilac les laisse entrer. À l'intérieur, Scully lui demande de confirmer qu'il faisait partie de l'expédition

dirigée par le Dr Roosevelt qui a ramené l'urne funéraire. Elle précise qu'elle tient cette information de Mona Wustman, l'étudiante du musée. Bilac admet qu'il s'est opposé tout de suite au déplacement de la relique. Malgré son rôle restreint de traducteur, il a jugé que Roosevelt allait trop loin en ne respectant pas la volonté des Indiens. «J'ai passé les six derniers mois en compagnie des Secona à apprendre leurs coutumes. J'ai fini par comprendre la nature et la portée de leur culture», explique-t-il. Apparemment, juge Scully, il leur a aussi appris beaucoup de choses au sujet de sa propre culture. «Oui, admet Bilac. Je les ai initiés aux joies de la bureaucratie américaine.» (On comprend que Bilac est à l'origine de la mise en demeure.)

Pendant leur échange, Mulder jette un coup d'œil intéressé au salon, où sont disposés plusieurs objets ethniques. Sur les nombreuses photos accrochées au mur, il peut apercevoir l'anthropologue en compagnie des Secona sur le site des fouilles, en des temps meilleurs. Selon Lewton, poursuit Scully, le déplacement de l'urne a quelque chose à voir avec la disparition de Craig Horning. Bilac se gausse d'elle. Disparition? S'attend-elle donc à le voir ressurgir? «Je crois que ce qui est arrivé à Craig Horning va sans doute recommencer tant qu'on refusera de remettre ces ossements à leur place.» Scully lui demande tout de go si ses convictions le pousseraient à aller plus loin qu'une simple lettre au gouvernement. «Si vous croyez que je l'ai tué, c'est que vous êtes folle», lâche Bilac. L'homme n'a malgré tout pas d'alibi — la veille il est resté seul chez lui. À son avis, cette enquête est une perte de temps.

En sortant de la maison, les deux agents échangent leurs impressions. «C'est bien de savoir qu'il y a encore des gens qui ont des convictions», fait Mulder, pas tout à fait sarcastique. Selon Scully, tout porte à croire que Bilac est responsable de la disparition de Horning: l'arrogance de ses idées politiques, son conflit avec le docteur Lewton, sa sympathie envers les Secona et le fait qu'il n'y a aucun autre suspect. Mulder rappelle qu'aucun corps n'a été retrouvé. Tout ce qu'ils ont comme preuve c'est une mare de sang. Il croit Bilac innocent. Quand Scully lui demande s'il pense aussi que la victime a été dévorée et emportée par le jaguar de l'enfer, il la défie de prouver le contraire. («*Go with it, Scully.*»)

-4-

Nouvelle scène de nuit au musée. Mona est au téléphone avec Bilac, qu'elle appelle «Lonnie» — selon toute évidence, ils sont très proches. Elle

s'inquiète de le voir attirer les soupçons du FBI et lui conseille vivement de leur raconter la vérité. Elle annonce qu'elle a l'intention de venir le voir. Elle ne s'est pas rendu compte que le Dr Lewton se trouve à l'entrée de la pièce et qu'il a écouté la conversation. Quand il finit par pousser la porte grinçante pour indiquer sa présence, Mona raccroche. Elle lui dit qu'elle a besoin de travailler, mais Lewton éprouve des réticences à la laisser toute seule au musée. «C'était le Dr Bilac au téléphone?», demande-t-il. Elle dit oui. Il tente de lui faire comprendre son point de vue: «Nous avons une responsabilité, Mona, envers la postérité. Le Dr Roosevelt a fait ce que ferait tout archéologue de ce nom en emportant l'urne Amaru. S'il ne l'avait pas fait, elle se serait sûrement détruite [sic].» Mona en convient, mais il poursuit: «Lorsqu'on fait de la politique, on ne pense pas à ça.» Et un dernier avertissement: «Mona, je vais vous donner un bon conseil: vous avez de l'avenir ici. Mais n'abusez pas de votre chance.» Après qu'il soit parti, la jeune femme essaie de se replonger dans son travail. Derrière elle, une autre porte s'entrouvre tout doucement et une forme animale se glisse dans la pièce. La porte finit par grincer, ce qui alerte Mona. Mais l'intrus n'est qu'Edgar (Sugar, en anglais), son chien.

À l'extérieur, le Dr Lewton monte dans sa voiture (une Jaguar!) et tente de la faire démarrer, mais le moteur toussote et cale. L'archéologue prend une lampe de poche miniature dans la boîte à gants et ouvre le capot. Dans le boisé derrière lui, une créature l'observe: la caméra nous offre une vue subjective un peu floue et verdâtre, comme celle du prologue. Lewton découvre une traînée de sang sur le métal. Il la touche avec beaucoup de précautions. Derrière lui, la créature s'approche et s'élançe. L'homme est poussé au sol. Il tente frénétiquement de s'accrocher à la voiture, mais en vain. L'agresseur, dont on ne voit à aucun moment la forme, le traîne vers les fourrés et le déchire impitoyablement. Sous la poussée, le capot se referme et la caméra s'attarde un moment sur la décoration en métal de la voiture qui représente un jaguar bondissant.

-5-

Le jour s'est levé. Scène déjà familière, la police est en train de passer le musée et ses environs au peigne fin sous le regard intéressé des badauds. Scully fouille sous le capot de la voiture de Lewton à la recherche d'indices. À ses côtés, un grand policier prépare avec obligeance un sac en plastique pour y mettre tous les éléments de preuve qu'elle trouvera. Elle commence par extraire les restes écrasés d'un rat qu'elle demande

au policier d'étiqueter sous l'identification «Morceau de rat putréfié». Elle va ensuite rejoindre Mona pour lui poser des questions. L'étudiante reconnaît avoir vu Lewton avant son départ. Les deux ont un peu bavardé. Selon elle, l'archéologue n'avait pas l'air préoccupé. «Est-ce qu'il vous a parlé du Dr Bilac?» Mona hésite et ment en répondant par la négative. Sait-elle au moins quand les deux hommes se sont parlé pour la dernière fois? Nouvelle réponse négative. En désespoir de cause, Scully donne sa carte à Mona, au cas où elle retrouverait la mémoire («*if anything comes to mind*»).

Mulder fouille le boisé en compagnie d'une équipe. Très brièvement, la caméra subjective nous laisse savoir que la créature de la veille l'observe du sommet des arbres. Scully vient rejoindre son collègue. Les deux doivent convenir qu'ils ont fait chou blanc: encore une fois, il n'y a pas de corps. Comme il a plu la veille, les traces éventuelles laissées au milieu des arbres ont probablement disparu. Scully a cependant compris que Lewton examinait le moteur de sa voiture au moment où on l'a attaqué. Elle ne croit pas à l'hypothèse du sabotage que soulève Mulder, car elle a trouvé deux rats morts sous le capot. Elle affirme que le musée est infesté de ces rongeurs, au point que c'en est devenu un vrai problème. «Un moteur, c'est idéal quand on a froid», conclut-elle. La grimace de Mulder montre qu'il trouve l'idée répugnante.

Les agents s'enfoncent plus loin dans le boisé tout en discutant. Scully est agacée par le fait qu'ils n'ont encore trouvé aucune piste. Les deux disparitions se sont produites entre 21:30 et minuit, mais ils ignorent si cela a une importance. Scully croit que Mona Wustman cache quelque chose, car elle paraît nerveuse quand on lui parle de Bilac. Mulder s'arrête soudain et s'accroupit sans raison apparente. Juste au même moment, une goutte d'un liquide rouge lui tombe sur la tempe. Il pense qu'il se remet à pleuvoir, mais Scully voit bien qu'il ne s'agit pas d'eau. Elle prélève le liquide sur le bout de son doigt pour lui montrer. Il se redresse vite et regarde vers le sommet des arbres. «Qu'est-ce que c'est que ce truc?» Un morceau d'intestin est enroulé autour d'une branche. Comprenant d'où venait ce qu'il a reçu dans le visage, Mulder s'essuie de la main avec frénésie.

-6-

Mona va frapper à la porte d'Alonso Bilac. Comme personne ne répond, elle ouvre simplement la porte et entre. L'intérieur est plongé dans la pénombre. «Lonnie?» Toujours pas de

réponse. Dans le salon, un feu crépite dans la cheminée. Tous les stores ont été baissés. «Non», fait la voix de Bilac quand Mona fait mine de les ouvrir. La jeune femme sursaute en discernant sa silhouette. Elle lui apprend que «ça a recommencé» et que Lewton est mort. Bilac est suffisamment proche maintenant pour qu'elle puisse voir son visage malade ruisselant de sueur. «Je t'avais interdit de venir», gronde-t-il. «Mais pourquoi? proteste-t-elle. Qu'est-ce qui t'est arrivé? Depuis que t'es revenu de là-bas, on dirait que t'es devenu un étranger... que tu es possédé!» Bilac bafouille qu'il faut arrêter ces crimes. Elle comprend qu'il sait comment ses collègues ont été tués, mais il ne veut pas le lui expliquer. «Jamais tu ne me croirais.» Mona se met en colère, mais son engueulade arrête net quand elle voit un bol rempli d'une concoction posé sur une table. «Le vin de la conscience», explique Bilac. Mona est horrifiée en comprenant que Bilac boit du yahé. Elle tente de s'emparer du bol, mais il s'interpose. Elle pique une crise et exige qu'il la laisse l'aider. À bout de nerfs, Bilac la met dehors.

-7-

Dans une salle d'autopsie, Scully examine l'intestin qu'ils ont découvert dans le boisé. Mulder la regarde faire. Ce sont bien des viscères humains et elles appartiennent à Lewton si Scully peut se fier au contenu partiellement digéré: salade de maïs et graines de tournesol, qu'il a mâchées tout l'après-midi. «Un homme de goût», constate Mulder. Scully se demande comment Lewton a été éviscéré. Elle ne trouve pas de marques de coupure, ce qui laisse supposer que les boyaux ont peut-être été arrachés à la main (*torn or pulled* en version anglaise). Ce n'est pas non plus une certitude, car les restes ont été abîmés par les prédateurs, qu'elle pense être des rats. «Encore des rats», fait Mulder pensivement. Le téléphone de Scully sonne, mettant fin à la conversation.

C'est Mona qui appelle, prise de panique. Elle raconte qu'elle vient de voir le Dr Bilac. Il lui a fait peur, elle a cru qu'il allait lui faire du mal. Il est très malade et se terre chez lui. Mona est retournée au musée, mais elle a l'impression que quelque chose l'observe. Au même moment, son chien Edgar se met à aboyer comme pour donner l'alerte. Scully demande à Mona de rester où elle est. L'agent Mulder ira la retrouver au musée.

En attendant, Mona se remet au travail. Malgré toutes les craintes qu'elle a exprimées concernant la malédiction, elle saisit un outil et entreprend de gratter le crâne de l'Amaru. Edgar

aboie de plus belle et la jeune femme entend un sourd grondement venant de l'extérieur de la pièce. Elle va examiner les couloirs avec précaution. Edgar cesse de la suivre au bout d'un moment et reste planté là en grognant. Le bruit se transforme un tambourinement lorsque Mona pousse la porte des toilettes des dames. Elle ne voit d'abord rien, car le son provient des cabines. Elle pousse l'une des portes et a un hoquet de surprise en constatant que le couvercle et la lunette tressautent sur la cuvette. Le même phénomène semble se produire dans toutes les cabines. Défiant toute logique, elle soulève le couvercle devant elle. Une horde de rats trempés surgissent de la cuvette, la faisant hurler à pleins poumons.

-8-

Scully s'est rendue seule à la résidence du Dr Bilac. La porte d'entrée est grande ouverte, mais la maison est plongée dans le noir. Plutôt que d'allumer les lumières, Scully choisit de s'éclairer avec sa lampe de poche. Le Dr Bilac s'est volatilisé. Scully trouve toutefois le yahé dont la forte odeur la fait grimacer.

De son côté, Mulder est entré dans le musée, où il s'éclaire lui aussi avec sa lampe de poche. Son faisceau illumine un moment la tête d'un jaguar empaillé. L'agent descend au sous-sol et déambule dans les couloirs jusqu'à ce qu'il tombe — presque au sens propre — sur le gardien Tim Decker. En apprenant que Mulder cherche Mona, Decker le conduit à son lieu de travail, mais l'étudiante n'est pas là. Le téléphone de Mulder sonne. C'est Scully. Pendant que les agents discutent, le gardien allume (enfin) la lumière. Mulder explique à Scully qu'il n'a pas trouvé Mona, bien que sa voiture soit encore garée à l'extérieur. Sa collègue n'a pas trouvé Bilac non plus, mais elle a mis la main sur son journal. Elle en lit un extrait: «Je viens de voir l'Amaru. Elle sort de la jungle avec les yeux d'un scorpion et les griffes d'un jaguar. Elle saute d'un arbre. Je la vois bondir. Elle déchire ma chair et m'immobilise la tête avec les pattes pour me dévorer les yeux.» Cette inscription est toute récente. Mulder, dont les yeux ne quittent pas le crâne grimaçant de la sépulture, se demande s'il y a un rapport entre cette image du jaguar qui saute de l'arbre et les intestins enroulés dans l'arbre. Scully continue de soupçonner Bilac. La décoction qu'elle a trouvée chez lui, le yahé, est un puissant hallucinogène. Elle en conclut qu'il s'est organisé une cérémonie pour prier l'Amaru et invoquer la malédiction.

Mulder aperçoit soudain une immense flaque de sang à l'entrée du couloir, rendue visible quand le gardien a allumé la lumière. Il coupe la communication et entreprend d'explorer les lieux. Il remonte la piste jusqu'aux toilettes des dames. Il y a du sang partout: sur les murs, les lavabos, le miroir, le sol. Mulder trouve aussi Bilac accroupi dans un coin, plus malade que jamais (on ne sait trop comment il a pu se trainer jusqu'au musée). «On l'a tuée» («*She's dead*»), bredouille faiblement le malheureux.

-9-

Scully se trouve maintenant elle aussi au musée. Elle demande à Bilac où est Mona. L'homme sait seulement qu'elle a été tuée, mais il ignore où se trouve le corps. Comme les agents ne cachent pas leur scepticisme, il clame qu'il a voulu aider Mona. «Je suis venu parce que l'Amaru refuse de pardonner. J'avais peur pour Mona. J'ai essayé de la mettre à l'abri de tout ça. Cette fille est innocente.» Scully lui fait remarquer que Mona avait plutôt peur de lui parce qu'il est devenu violent. Elle refuse toujours de croire qu'il y a de la sorcellerie dans cette histoire. Bilac tente de la convaincre du contraire. Pour lui, l'Amaru a un pouvoir sur tous les humains. «Vous vous attaquez à un esprit, l'esprit de l'Amaru. C'est une chose que vous ne pourrez pas mettre dans une cellule.» Sans explication, Mulder quitte brusquement la pièce.

Scully finit par sortir aussi. Elle rejoint deux policiers à qui elle ordonne de surveiller Bilac. Il doit rester dans cette pièce jusqu'à ce que les agents aient fini de fouiller le musée. Mulder s'est rendu dans les toilettes où il appelle sa partenaire. Comment se fait-il qu'il y ait tellement d'eau répandue sur le sol? Chaque cuvette paraît avoir débordé, ce qui exclut qu'une seule des toilettes soit bouchée. «Il y a une seule façon de vérifier ça», laisse tomber Scully. Mulder comprend qu'il doit lever les couvercles un après l'autre, ce qu'il fait avec une grimace de dégoût. Son appréhension s'avère justifiée lorsqu'il découvre des cadavres de rats noyés flottant dans les cuvettes. Les agents ne comprennent pas comment les bestioles se sont retrouvées là. Le gardien du musée vient annoncer aux agents que la police a trouvé quelque chose. Ce n'est pas Mona, mais plutôt son chien Edgar. L'animal est mort (en français, Decker précise qu'on l'a tué). «Un corps, enfin», lâche Mulder.

-10-

Scully vient s'informer auprès du vétérinaire qui termine l'autopsie d'Edgar (dans le musée, ap-

paremment). Des analyses toxicologiques seront nécessaires, mais il semble que le chien soit mort d'une ingestion de warfarine, un anticoagulant utilisé comme raticide. L'empoisonnement a été involontaire, précise le vétérinaire. En déséquant le chien, il a trouvé dans son estomac les restes des intestins d'un chat. Il a découvert dans ceux-ci des fragments de poils de rat. Autrement dit, un rat a avalé le poison avant d'être bouffé par un chat, qui a ensuite été dévoré par Edgar le chien.

Ce que Mulder relève dans cette histoire abraca-dabrante, c'est que des rats viennent une fois de plus de surgir dans le paysage. Il y en avait dans le moteur du Dr Lewton, dans les toilettes où Mona a été tuée et maintenant dans le chien. Scully ne trouve pas la chose étonnante puisque le musée est un bâtiment ancien. Mais Mulder lui rappelle plutôt les croyances des Secona et le fameux jaguar magique dont l'unique fonction est de trucider les profanateurs de tombes. «Derrière tout cela, ils nous parlent de la transmigration de l'homme en animal.» Et ce, grâce à une cérémonie où ils boivent du yahé pour appeler les esprits. Scully ne peut s'empêcher de se moquer un peu. Que faut-il chercher? Un rat diabolique? Dans tout ce fouillis, Mulder finit par déduire que si les rats se sauvent, c'est qu'ils tentent d'échapper à une menace. Ils ont été tellement pris de panique qu'ils se sont engouffrés dans la tuyauterie des toilettes. «Tu n'as pas bu de yahé, j'espère?», lui demande Scully, mais son collègue n'en démord pas.

-11-

Dans le couloir du musée, un policier vient avertir Scully que Bilac a disparu. Il s'en est rendu compte en allant voir si le détenu allait bien. Il jure qu'il n'a pas quitté son poste et qu'il n'a vu personne entrer ni sortir. «Même pas un rat?», demande Mulder. Le gardien de sécurité, qui s'est joint à eux dans la salle où était détenu Bilac, admet qu'il y a des rats tout le temps et qu'ils entrent par les nombreuses bouches d'aération du musée. Scully décide de faire fouiller le bâtiment. Mulder, qui explore la pièce pendant ce temps, a découvert des traces étranges dans la poussière. Il semble qu'on a traîné quelque chose — ou quelqu'un — à cet endroit vers une grille d'aération. Pour y accéder, il faut cependant pousser un meuble. Tim Decker lui explique que cette bouche conduit à une ancienne chaudière qui n'est plus opérationnelle depuis cinquante ans. Quand Scully lui demande s'il pense que Bilac a rampé là-dedans, Mulder lui montre sa main tachée de sang, en prenant une fois de

plus une mine dégoûtée: «On l'a plutôt trainé», dit-il.

Un peu plus tard, les agents se retrouvent à l'extérieur, à quelques pas du musée. Mulder s'escrime à ouvrir une plaque d'égout. «D'après les plans, les couloirs partent dans trois directions, explique Scully. Il y a sûrement des kilomètres de tunnels, là-dedans.» Et pourtant, concluent-ils bien vite, il n'y a qu'une seule entrée, et donc (?) une seule sortie. Mulder éclaire des échelons métalliques qui s'enfoncent dans la noirceur ainsi que les nombreuses toiles d'araignée. «Honneur aux dames?», demande-t-il plein d'espoir. Scully secoue la tête. C'est lui qui doit descendre le premier.

-12-

En bas de l'échelle, le sol est étrangement sec pour des égouts. Les agents s'engagent dans un labyrinthe de couloirs étroits et plongés dans une noirceur presque totale, si l'on omet une faible lueur bleutée provenant de petites fenêtres sans vitre. Dans l'obscurité, des yeux ronds et mobiles observent les agents. La caméra en mode subjectif nous restitue de nouveau cette vision verte et déformée. Mulder et Scully poursuivent l'exploration en essayant de se fier aux plans qu'ils ont apportés avec eux et en s'éclairant avec leurs lampes de poche. Scully trébuche sur un objet métallique. Le faisceau de sa lampe éclaire un rat qui frôle son pied. «Il faut suivre ce rat», déclare pompeusement Mulder. Les agents le font sans se presser et sans perdre le rongeur de vue, jusqu'à une zone située sous le musée. La faible lumière des lampes de poche laisse voir une vieille porte en bois entrouverte. Tandis que Scully s'attarde à examiner la petite pièce, qui ne contient que des vieilles caisses, Mulder continue de suivre le rat. Le faisceau de sa lampe de poche finit par éclairer quelque chose de vraiment intéressant. Il appelle aussitôt sa collègue d'une voix urgente. En avançant avec précaution, Scully le rejoint devant une pile de cadavres déchiquetés. Scully se penche et examine de plus près le corps mutilé du Dr Lewton. On lui a arraché les yeux, remarque-t-elle.

La créature à la vision verte et déformée continue de fixer les agents. Cette fois par contre, Mulder remarque la présence de l'intrus. Sa lampe éclaire finalement ce qui n'est rien d'autre qu'un chat roux de fort méchante humeur. L'animal prend la poudre d'escampette. Les agents n'hésitent pas à le suivre, laissant derrière eux les cadavres déchiquetés. Le chat roux s'est perché et les observe en grondant. «Tu crois que c'est ce chat qui les a tués?», demande

Scully sans la moindre trace de plaisanterie dans la voix. «Non, répond son collègue. *Ces chats.*» Des feulements et des cris s'élèvent soudain du sol. Sous la grille sur laquelle marchent les agents, des dizaines de chats se sont mis à s'agiter. La caméra subjective se pose sur Scully au moment où un minou déchaîné lui saute au visage pour lui déchirer la peau. Mulder l'empoigne et l'entraîne avec lui. Des félins psychopathes surgissent des meurtrières et se lancent aux trousses des agents. Le bruit devient infernal.

Scully se ressaisit et entraîne Mulder dans la petite pièce remplie de boîtes où elle avait aperçu une bouche d'aération (celle qui conduit à la pièce du musée où avait disparu Bilac). Ils ferment la porte derrière eux. Mulder jette un coup d'œil en bas d'une autre grille où sont postés un grand nombre de chats qui s'empresment de se jeter contre les barreaux. Scully ouvre la bouche d'aération et découvre le cadavre d'Alonso Bilac. Pas le temps de tergiverser, les chats tentent maintenant d'enfoncer la porte avec autant d'application qu'un bélier médiéval. Scully note avec horreur qu'ils sont aussi en train de se tailler méthodiquement un passage à travers le bois à coups de griffes. Les agents sortent le corps de Bilac du passage au moment où les premiers chats, la gueule pleine de sang, parviennent à entrer. Mulder pousse Scully dans le passage avant de s'y engouffrer à son tour. Ils parcourent une faible distance avant de pouvoir refermer une grille en métal derrière eux. Les agents ont donc regagné l'intérieur du musée par ce chemin.

-13-

Une fois l'horreur dissipée, le jour s'est levé. La police a encore une fois été appelée sur les lieux, cette fois en compagnie des pompiers. Scully a le visage couvert d'égratignures. Elle annonce à Mulder que les équipes de recherche ont retrouvé tous les corps des disparus, y compris celui de Mona. Pourtant, personne n'a vu la moindre trace des chats. Comme il y a quelque deux cents kilomètres de tunnels, cela prendra des semaines pour les explorer. Tout cela n'a plus d'importance selon Mulder. Il était au téléphone avec le secrétaire d'État adjoint, qui vient enfin de prendre l'affaire au sérieux, cinq décès plus tard. Par «affaire», Mulder ne parle pas de la malédiction, mais de la lettre du Dr Bilac. Le gouvernement va fermer le musée jusqu'à la fin de l'enquête. L'urne funéraire et son contenu seront de retour en Équateur dès la fin de la semaine.

En voix hors champ Mulder conclut l'enquête. Le médecin légiste a attribué les décès à des attaques d'animaux. Il ne peut expliquer ce qui a motivé ces attaques ni pourquoi elles ont cessé depuis. «Pour le musée, l'urne Amaru était le vestige d'une culture disparue et la malédiction, une simple superstition primitive. Le Dr Bilac savait qu'il y avait un autre monde que le nôtre, invisible, mais puissant et aussi réel que l'urne elle-même.» La caméra, qui a jusque-là fait un long *travelling* dans la salle de travail du musée, effectue un fondu sur la tribu des Secona en Équateur. On voit des hommes s'affairer à enterrer l'urne. Leur shaman s'avance pour superviser les travaux. «Les icônes de ce monde représentent des forces qu'on ne peut maîtriser ou

entasser dans un musée, poursuit Mulder en voix hors champ. La véritable malédiction est notre échec, notre incapacité à comprendre qu'il y a des pouvoirs qu'il ne faut pas provoquer, et que la terre doit garder ses secrets.»

Un gros plan sur le visage du shaman montre que ses yeux ont viré au vert, de la même teinte que la vue subjective qui a ponctué l'épisode. Ses pupilles verticales sont celles d'un félin — d'un jaguar, selon toute vraisemblance. Du fond de son urne, le crâne de l'Amaru (en vision subjective verdâtre, bien sûr) paraît l'observer la scène avant qu'une pelletée de terre ne vienne tout plonger dans le noir.

### Pacotille ethnique?

Un des épisodes les plus moches de la série, le pire pour certains, un désastre pour beaucoup... Pour les fans, la réputation de **Teso Dos Bichos** n'est plus à faire. Même chez les artisans de la série, on ne lui trouve pas grand défenseurs. David Duchovny a dit vouloir tout oublier de cet épisode, et Kim Manners considère que le tournage fait partie des pires expériences de sa carrière. Une fois l'épisode bouclé, le réalisateur distribuera aux membres de son équipe des t-shirts portant l'inscription «*I've survived Teso Dos Bichos*».

Si la troisième saison a vogué allègrement jusqu'ici de sommet en sommet (ou presque), la courbe normale prédisait qu'elle finirait fatalement par connaître un creux. Et c'est ce qui arrive avec **Teso Dos Bichos**, comme avec l'épisode suivant, **Hell Money**. Heureusement, cette pente déclinante momentanée sera vite compensée tout de suite après, et de la plus brillante façon, avec le dernier et le meilleur Darin Morgan, **José Chung's "From Outer Space"**.

Le thème de la sépulture profanée a quelque chose de tellement archétypal dans la littérature d'aventures qu'on s'étonne presque de ne pas avoir encore vu *The X-Files* lui consacrer au moins un épisode. L'auteur du scénario initial est le tout jeune John Shibban qui s'était illustré avec **The Walk**, son premier essai dans l'horreur. Attiré par la mythologie amérindienne et les pratiques du shamanisme, Shibban affirme s'être considérablement documenté pour écrire son scénario. Il dira aussi s'être soucié d'introduire le plus grand nombre possible d'éléments d'authenticité dans son histoire, des costumes andins aux effets du yahé. Dans le but de respecter ses exigences, on devra écumer les magasins de Vancouver pour trouver des accessoires d'apparence crédible. Ce scrupule a cependant des limites. Les Indiens Secona et leur chant rituel (créé par Paul Rabwin) relèvent de la pure fiction. L'important est de jouer la carte de la «couleur locale», mais à la manière hollywoodienne, c'est-à-dire en soignant la pacotille et en faisant appel aux références stéréotypées d'un spectateur non initié. Même Mark Snow, qui ne lésine pas en musique crispée dans le reste de l'épisode, agrmente le prologue de ritournelles de flûte andine.

**Teso Dos Bichos** peut donc être qualifié d'épisode à saveur «ethnique», comme le sera,

par exemple, **El Mundo Gira**, un autre ratage phénoménal signé John Shibban. C'est là un filon qu'on a peu exploité jusqu'à présent dans la série, si on excepte les tentatives folklorisantes de Carter dans **The Blessing Way**, et peut-être l'excellent **Fresh Bones** d'Howard Gordon. La couleur ethnique va se faire plus fréquente en fin de troisième et en quatrième saisons, alors que les auteurs de la série, à la recherche d'idées nouvelles, iront puiser dans le matériel légendaire de différents peuples: **Hell Money**, **Teliko**, **Kaddish**...

Le titre de l'épisode a un sens approximatif qui sent l'amateurisme. **Teso Dos Bichos** est difficile à traduire de façon élégante, mais on sait que le nom se rapporte à un lieu géographique. *Teso* est une colline de basse altitude dont le sommet est plat. *Dos* veut dire deux. *Bichos* veut dire littéralement bestiole. De l'espagnol au français, ça donnerait quelque chose comme la Colline Deux-Bêtes. On peut se demander si Shibban ne s'est pas empêtré dans son espagnol et n'aurait pas voulu dire plutôt «Teso de los Bichos» (la Colline des Bêtes)? L'autre problème est que *bichos* peut aussi signifier «couilles». Il paraît qu'après la diffusion de l'épisode, le réseau Fox a reçu des plaintes à ce sujet et a dû sérieusement s'en inquiéter!

Le terme «amaru» existe en lien avec la culture inca. Selon les sources, il signifie brillant, or ou royal, tous ces mots ayant sans doute la même connotation en langue quechua. Tupac Amaru est le nom d'un grand leader inca lors de la lutte contre les Espagnols. Dans l'épisode, on emploie le mot pour désigner une femme shamane et, par extension, pour qualifier l'urne funéraire (en identifiant l'objet dans le prologue, Lewton proclame «*It's an Amaru*»). Cette urne a quelque chose d'improbable. Du début jusqu'à la fin, elle ne change pas d'un poil. Elle reste le même grand vase brisé contenant la même motte de terre dans laquelle est coincé le même crâne. Apparemment, rien ne bouge pendant le transport ou l'installation au musée. Si Horning a commencé à l'étudier avant de disparaître — on laisse entendre qu'il en aurait extrait des ossements — aucune manipulation ne semble avoir altéré l'apparence de la relique. Mais peut-être Horning n'a-t-il pas eu le temps d'aller très loin dans la profanation avant que l'Amaru ne décide de le dévorer. Plus tard dans l'épisode, on voit très bien Mona Wustman commencer à gratter la terre autour du crâne. Elle finira très mal elle aussi. Chose certaine, de retour chez les Secona à la fin de l'épisode, l'urne Amaru a toujours la

même apparence qu'au moment où on l'a découverte.

Le problème éthique soulevé par le scénario de Shiban n'a rien d'artificiel. Le conflit qui déchire Alonso Bilac, partagé entre le respect des traditions des peuples autochtones et le besoin de faire avancer les connaissances, beaucoup d'autres scientifiques ont eu à s'y confronter eux aussi. Le débat n'est pas simple. Les collègues de Bilac veulent préserver les reliques qu'ils découvrent — même les dépouilles — afin qu'elles passent à la postérité. Ces reliques ont une valeur historique non négligeable, car elles sont les vestiges de peuples et de cultures ayant disparu. Mais Bilac voit des limites à ce raisonnement. Comme il a pris la peine de connaître les Secona, il les considère comme des égaux, et non des sauvages dont il faut préserver la culture contre leur volonté. Il ne partage pas l'approche paternaliste de ses collègues. Par respect, il préfère laisser aux Secona le soin de s'occuper eux-mêmes de leurs reliques sacrées.

Mais Bilac devient à son tour la victime de son attachement aux Secona lorsqu'il succombe à l'attrait de leur stupéfiant local. Le yahé, un autre nom de l'ayahuasca, un puissant hallucinogène traditionnellement utilisé dans la pratique du shamanisme, aurait entre autres vertus celle de transformer l'être humain en animal (*sic*). Que les Secona en boivent autour du feu de camp, on veut bien. Que leur shaman maintienne le rituel encore vivant, c'est normal. Mais pourquoi Bilac? Sa dépendance envers le yahé n'apporte rien au déroulement de l'histoire sinon de faire du personnage, de façon plutôt gratuite, une sorte de junkie complètement apathique.

Malheureusement, il n'y a pas que la pacotille ethnique qui fasse problème de ce scénario de Shiban, dont Manners nous dit d'ailleurs qu'il a dû être révisé un très grand nombre de fois. Par exemple, nous ne saurons jamais pourquoi Mulder et Scully se sont intéressés à cette affaire. La disparition de l'archéologue Horning a été découverte pendant la nuit. Au matin, deux agents du FBI sont déjà sur place pour épauler la police locale. Pour quelle raison? Bien sûr, il s'agit de Mulder et Scully, et, par conséquent, il y a présomption de paranormal. Or pourtant, rien de bien mystérieux n'a encore été constaté. Qui a donc fait appel à eux? Quel motif a poussé nos agents, à une ou deux heures d'avis, à faire le trajet Washington-Boston pour enquêter sur la disparition encore toute récente d'un homme dont on ne sait même pas s'il a été tué ou s'il a simplement quitté le musée après s'être blessé? Et même si son collègue Lewton soupçonne le

meurtre depuis le début, son explication par un «acte de terrorisme» ne justifie aucunement que ce soit Mulder et Scully qui aient été assignés à cette enquête. Malgré tout, on soupçonne bien qu'il doit y avoir un lien sous-jacent. Scully est déjà au courant de la mise en demeure que les Secona ont adressée au gouvernement américain, et elle a même lu le document. Plus fort encore, Mulder arrive bien informé sur les coutumes et légendes de cette tribu andine dont personne n'a entendu parler. Bref, il connaissait la nature de la malédiction avant même qu'on lui en explique les détails. C'est assez fort.

L'épisode est construit sur une série de répétitions qui rappellent les assauts de la SWAT dans **Pusher**. Ici, un crime est commis la nuit, des traces de sang sont facilement retrouvées, et le Musée d'histoire naturelle de Boston est envahi par les forces de l'ordre qui recherchent des corps. (Schéma: une victime désignée, un effet de vision vert, une attaque brutale, des traînées de sang, une enquête qui ne donne rien.) Après deux disparitions, il est étonnant que la ville n'ait pas tout bonnement décidé de fermer le musée pour un temps indéterminé. D'un autre côté, qui aurait pu soupçonner qu'une poignée de chats de gouttière pouvaient produire autant de dégâts?

La mort d'Egar (Sugar en version originale) est sans aucun doute le cas d'empoisonnement le plus tordu de toute la série — sans parler du diagnostic éclair fondé sur une autopsie de fortune pratiquée dans un musée. Cette idée du chien qui mange le chat qui mange le rat qui mange le raticide est tellement caricaturale que même les acteurs ont quelque difficulté à garder leur sérieux. Elle soulève d'ailleurs un énorme problème de confusion de rôles entre les différents *bichos* de l'épisode, jaguar, chats, rats et chien, sans parler des humains que le yahé est sensé transformer en... on ne sait plus trop quoi. Il y a déjà que les regards verdâtres se promènent du jaguar de l'enfer au chat de l'égout, puis du shaman vivant au crâne de l'Amaru.

Pas clair tout ça.

### La nuit des minous fous

Un mauvais moment à passer, **Teso Dos Bichos**? Oui, mais on aurait tort de ne lui reconnaître que des défauts. Si on atteint ici le fond du baril, c'est surtout durant ses dernières minutes, avec ce qu'on pourrait appeler «la nuit des minous fous». Le reste du temps, il faut en convenir, l'épisode s'empêtre dans son scénario, mais jouit d'une belle atmosphère d'horreur classique. Manners lui-même se dit plutôt fier de sa

réalisation. Mais il n'a jamais tenté de nous faire croire qu'il avait réussi sa finale.

En fait, malgré son odieuse réputation, **Teso Dos Bichos** aurait pu être sauvé s'il n'y avait eu ces dernières scènes. Dès le départ, Manners dira s'être senti découragé à la perspective d'avoir à convaincre le spectateur que des chats pouvaient devenir de véritables tueurs d'humains. Il aurait supplié qu'on montre plutôt le jaguar en train de proférer ces crimes. N'est-ce pas la forme que prend l'esprit de l'Amaru quand elle se livre à sa toute première vengeance sur le site initial de Teso dos Bichos? Que ce férocé félin hante ensuite les égouts sous le musée aurait été plus facilement accepté que la conscription d'une armée de petits minous. Ça, ça aurait pu faire peur, de s'exclamer Manners! Un chat, c'est doux, c'est mignon. Et moins futé qu'un cafard, ajoute-t-il en faisant allusion aux insectes dressés pour **War of the Coprophages**.

Uniquement pour obtenir d'un groupe de chats qu'ils aient l'air minimalement agressifs, le travail a été considérable. Ceux qu'on a rassemblés dans un premier temps, de parfaites petites bêtes domestiques, avaient l'air beaucoup trop propres et bien nourris pour avoir envie de se fâcher. Il a fallu chercher des chats à poils foncés qui, moyennant un peu de saleté, pourraient sembler avoir au minimum séjourné brièvement dans les égouts. Mais même des chats bas de gamme ne se comportent pas du tout comme on le veut sur un plateau. On ne les dresse pas comme des chiens, ni même comme des cafards. Impossible de les faire se fâcher en même temps. Et pendant qu'on prépare le tournage, que font ces vilaines bêtes? Elles se lavent et redeviennent de propres petites créatures d'intérieur. Pour deux minutes peut-être de matériel dans l'épisode, on nous dit que vingt heures de tournage ont été nécessaires, sans parler du travail de postproduction, Mat Beck devant multiplier les chats par ordinateur.

Le résultat final n'est pas convaincant pour autant. Même chez les comédiens, le cœur n'y est pas. Scully est obligée en fait de se débattre contre un chat de peluche en raison d'une allergie de Gillian Anderson aux poils de félin. Pour la comédienne, cette scène compte parmi ses pires souvenirs de la troisième saison.

Jusqu'à un certain point, le montage sauve un peu la mise en transformant les images en une sorte de bouillie suffisamment chaotique pour que le spectateur, à défaut de voir vraiment ce qui se passe, comprenne au moins de quoi il

s'agit. Il faut surtout mentionner le travail de Frank Welker au bruitage. Ce vétéran des effets sonores de films de science-fiction réussit presque à lui seul à soutenir la tension grâce à un concert de miaulements stridents des plus efficaces. Pour évaluer l'ampleur sa contribution, on n'a qu'à regarder la nuit des minous fous en coupant le son. Cette grande scène d'horreur devient presque inoffensive. Une petite peur de rien du tout.

Dans le reste de l'épisode, Manners arrive à s'en tirer beaucoup mieux. Il connaît le genre et en maîtrise les ficelles. Dans l'ensemble, on peut dire que les trois premiers quarts de l'épisode se laissent bien regarder. Cela dit, le travail de Manners n'est pas non plus au-dessus de tout reproche. Cela est peut-être attribuable au scénario, mais la mise en scène de **Teso Dos Bichos** manque quelque peu de subtilité. On est ici à quelques crans au-dessous de **Die Hand Die Verletzt** ou de **Grotesque**, autres épisodes d'horreur signés Manners. Ainsi, pour camper l'atmosphère, on recourt à la facilité en multipliant les scènes plongées dans l'obscurité. Résultat, nous ne voyons à peu près rien des lieux où se déroule l'histoire, à commencer par ce fameux musée et son exposition permanente. On ne nous montre que ses couloirs, ceux du sous-sol, une salle de travail mal éclairée et les toilettes des dames.

L'abus de cette noirceur d'ambiance donne également lieu à un maniérisme très agaçant. On sait que les faisceaux de lampes de poche transperçant les ténèbres font partie du vocabulaire visuel de la série depuis les débuts. Mais quand plus personne n'a le réflexe d'allumer la lumière en entrant dans une pièce et préfère plutôt balayer les lieux de sa lampe de poche, on se dit que le procédé commence à friser la surexposition. Pourquoi faut-il que le veilleur de nuit du musée fasse sa ronde dans l'obscurité? Il est clair que le sous-sol a été transformé en zone d'entreposage et de travail où les archéologues travaillent tard la nuit. Alors, pourquoi ne pas garder les lumières allumées? Quand Scully se rend chez Bilac après l'appel paniqué de Mona, et qu'elle trouve la porte grande ouverte et la maison plongée dans le noir, pourquoi ne cherche-t-elle pas le commutateur? Y a-t-il une panne d'électricité? Veut-elle éviter d'attirer l'attention des voisins? Aussi mal éclairée, elle devient une cible idéale pour quiconque se terre dans la maison. Même scénario lorsque Mulder et Decker entrent dans la salle de travail à la recherche de Mona. Le faisceau de lampes de poche garde encore priorité sur la lumière électrique jusqu'à ce que le gardien se décide enfin à allumer. (À

noter que ce maniérisme va faire école et, sous une forme presque caricaturale, devenir un des tics marquants d'une série policière comme *CSI*.)

On ne compte pas beaucoup de candidats possibles aux Emmys dans la distribution. Une certaine fadeur imprègne le jeu d'à peu près tous les comédiens, comme si personne ne s'investissait vraiment dans cette histoire, depuis les Amérindiens du prologue jusqu'aux deux héros, en passant par les personnages secondaires. Ni Mulder ni Scully ne paraissent jamais vraiment à l'aise. Il faut dire qu'une fois la solution offerte sur un plateau d'argent dans les premières minutes de l'épisode, nos agents ne font guère plus que poursuivre laborieusement une sorte de jaguar fantôme et quelques rats. Mulder qui est si flegmatique d'habitude ne manque pas une occasion d'avoir l'air dégoûté, que ce soit face aux rats, au boyau qui goutte du sang, à l'idée que Lewton ait pu être éviscéré à la main, quand il doit soulever la cuvette des toilettes, ou quand il découvre le sang de Bilac dans la grille d'aération: encore un procédé répétitif qui, en plus, n'entre guère dans la logique du personnage. Scully de son côté houspille comme il se doit son partenaire et s'enfonce dans l'erreur en s'acharnant sur le placide Bilac, mais au moins elle ne s'éloigne pas trop de ce qu'elle est en temps normal. On lui donne même l'occasion de faire à nouveau étalage de ses connaissances cinématographiques quand, en

version anglaise tout au moins, elle cite *Ben*, un film d'horreur de 1972 racontant l'histoire d'une invasion de rats.

En Alonso Bilac, Vic Trevino semble opter pour jouer sur les tourments intérieurs de son personnage, ce qui ne le rend pas particulièrement expressif. Il faut dire qu'il n'a pas beaucoup d'autre chose à faire dans l'épisode, sinon exprimer son conflit éthique et boire du yahé. Au moins, se montre-t-il plus consistant dans son inaction que Mona Wurstan (jouée par la Canadienne Janne Mortil), dont l'attitude face à la malédiction paraît bien instable. D'un côté, elle paraît persuadée que si l'urne était restée en Équateur, tout ceci ne serait pas arrivé. Plus tard, Bilac refuse de lui expliquer ce qui se passe, car elle ne le croirait pas. Que croit-elle alors? Plus tard encore, quand elle s'approche de l'urne avec l'intention claire de gratter la terre autour du crâne, on dirait bien que ses réticences se sont envolées. Est-ce qu'elle soupçonne maintenant Bilac d'avoir commis tous les crimes parce qu'il prend du yahé? Mona est un personnage qui aurait pu devenir intéressant, sur la base de ses relations professionnelles et sentimentales avec «Lonnie», mais on ne lui laisse aucune chance. On se demande à quoi elle sert en fin de compte, sinon à servir de repas au jaguar de l'enfer. Mais le Dr Lewton, l'archéologue qui roule en Jaguar, sert-il lui-même à autre chose?

---

Juin 2009, v.1